

Un été de cabotage

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu «*Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06 60 66 99 09*», j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : «*Rendez-vous demain samedi à 20 h sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions*».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette vieille dame intrépide.

Pendant deux journées, j'ai essayé d'imaginer qui pouvait être cette petite vieille, sans y parvenir vraiment, et pourquoi elle faisait appel à un inconnu.

Au-dessus du port, le ciel avait le bleu pâle d'une fin de journée de canicule. Derrière moi, les badauds profitaient de la fraîcheur du soir pour sortir les enfants et les chiens. La brise, légère et bienvenue, nous apporta les huit coups de la cloche de l'église de Lesconil.

La Bérézina n'était pas n'importe quel voilier. C'était un vieil élégant comme on peut en voir lors des Temps Fêtes de Douarnenez. Près de moi, assis au bord du quai, deux hommes le détaillaient en connaisseurs -ce qui était loin d'être mon cas- et parlaient technique. Etaient-ils également candidats pour prendre le large ? Une dame, coiffée d'un bob à fleurs délavé, nous avait rejoints. Debout à ma droite, les mains dans les poches, elle aussi regardait La Bérézina.

Les deux hommes s'étaient levés et s'éloignaient vers l'hôtel du port quand elle s'adressa à moi :

- Il est beau n'est-ce pas ?

- Oui, très beau ! Et grand. Il doit falloir beaucoup de personnes pour le manœuvrer.

- Deux.

- Seulement deux ?

- Oui... toi et moi.

Je sursautai et me tournai vers elle : elle n'avait pas la carrure que j'avais pu imaginer. Du marin, elle n'avait que la peau tannée. Je parlai sans réfléchir :

- Mais... vous n'êtes pas petite !

- Pourquoi dis-tu ça ?

J'eus un sourire contrit et un instant d'hésitation avant de me décider à avouer :

- Eh bien... depuis notre entretien téléphonique ... quand je pensais à vous je disais «la petite

vieille». S'il-vous-plaît, n'en prenez pas ombrage !

- Tu as à moitié raison : je suis une vieille dame... mais pas si petite ! un mètre quatre-vingts. Viens, on embarque. Prends ton sac, moi je dois écrire une carte postale. Voudras-tu aller la poster, là-bas, près de la Capitainerie ?

- Oui, bien sûr ! Mais... et les autres candidats ?

- Y'en a pas ! Je fais confiance à mon instinct, qui me dit que tu es un bon p'tit gars. Ton sourire et ta jolie gueule me plaisent.

J'ai souri.

Elle aussi.

L'entente était scellée. Moi aussi, j'étais certain que nous nous entendrions. Elle me plaisait bien cette petite vieille... pas si petite ! Et elle semblait avoir de l'humour.

- Vous ne m'avez pas posé de questions.

- T'inquiète pas, ça va venir ! Mais là, tu te tais pendant que j'écris la carte postale. Toi, tu remplis le réservoir, me dit-elle en pointant son stylo vers les deux bidons de gas-oil.

- ...

- Ah ! ... Voilà ma première question... plus exactement, ma première affirmation : tu n'as jamais navigué.

- Non. Jamais.

- Et bien, tu vas apprendre. C'est dur au début... tu penses que ça ira ?

- Oui, ça ira ! affirmais-je sans en être tout à fait convaincu.

- Je le pense aussi. Tes muscles parlent pour toi ! ... Il faudra que tu me dises pourquoi tu as des cuisses aussi larges. Tourne-toi, que je lise ce qu'annonce ton tee-shirt.

Je m'exécutais.

- Oui, c'est intéressant ! conclut-elle en se levant. Viens, je te montre. Tu prends un bidon et tu me suis.

Pendant que se remplissait le réservoir, je l'observais à la dérobée. Elle était concentrée sur ce qu'elle écrivait. Elle avait l'air d'hésiter, de chercher ses mots. Je vissais le bec du second bidon lorsqu'elle m'interrogea :

- Jusqu'à quand es-tu disponible ?

- Je dois être prêt à débarquer samedi 27 à 10 h.

- Juillet ?

- Non, août.

- Oh ! Cela fait... huit semaines, s'exclama-t-elle en ouvrant l'horaire des marées.

- C'est trop ?

- Non. C'est parfait ! Moi, j'ai tout mon temps. Mais toi, tu en auras peut-être assez avant ça !

- Pas sûr !

Elle collait le timbre sur l'enveloppe lorsque je la rejoignis avec les bidons.

- Dis-moi ce que tu en penses : «Port de Lesconil, 2 juillet. Clarita chérie, -c'est ma petite-fille- J'ai passé une annonce dans le journal pour trouver un compagnon de voyage. Je prends le large avec un beau jeune homme qui n'y connaît rien à la voile. Nous serons de retour le jeudi 25 août. Tu apporteras les croissants pour venir petit-déjeuner avec nous à 8 h. Passe un bel été ! Je t'aime.

Granny blue.»

Je ne pus m'empêcher de rire.

- Elle va me prendre pour un gigolo ! Et puis, étiez-vous obligée de préciser que je suis débutant et n'ai jamais navigué ? Elle sera effrayée en lisant ça !

- Mais non. Elle a l'habitude !

Je n'ai pas osé insister, espérant néanmoins que Clarita avait vraiment «l'habitude».

L'air avait fraîchi et de gros nuages envahissaient l'horizon.

- Où en étions-nous ? demanda-t-elle.

- Le gas-oil, c'est fait !

- Très bien ! Va poser ton sac à l'intérieur sur une couchette, et ramène une veste et un pantalon.

Je ressortis aussitôt et enfilai les vêtements.

- Voilà, dit-elle en me tendant la carte postale et un billet de cinquante euros. En même temps, à la Capitainerie, tu remplis les deux bidons. Moi, je prépare le départ : il faudra que nous partions tôt demain matin.

À mon retour, elle était dans le cockpit devant un cageot de légumes. J'attrapai le second couteau et commençai à éplucher les poireaux.

- À bord, nous nous répartissons les tâches, précisa mon hôtesse. Tu sais faire à manger ?

- Ah oui ! Je suis spécialiste en nouilles au beurre et steak, ou steak et coquillettes au maasdam, et aussi cassoulet en boîte ou choucroute ou pizza surgelée.

- Je vois. Alors... pour la répartition des tâches, je ferai à manger pendant que tu tiendras la barre !

- Ça me va, répondis-je en lui rendant son sourire.

- Tu aimes le poisson ?

- Oui beaucoup. Nous mangerons notre pêche, c'est ça ?

- Tu as tout compris, dit-elle en lançant une pomme de terre dans le seau d'eau. Il y a une canne à bord, et nous pourrons également pêcher à la traîne si nous croisons un banc de bars ou de

maquereaux. Nous dégusterons aussi les crustacés de nos casiers : étrilles, dormeurs et araignées, et homards si nous sommes chanceux. La planche à découper est derrière toi. Il faut couper les légumes en gros morceaux, les oignons à part. Tout à l'heure, nous cuisinerons également le déjeuner de demain. Météo France annonce une mer houleuse, la navigation méritera toute notre attention. Ainsi, notre repas sera prêt à réchauffer.

À l'heure des préparations culinaires, nous avions chaud dans la cabine. Elle au-dessus des plats qui mijotaient. Moi au-dessus de ma couchette à ranger mes vêtements.

- C'est vous qui avez choisi le nom de votre voilier ? demandai-je en m'installant à la table pour éplucher caïeux d'ail et échalotes, et émincer le basilic.

- J'étais assez tentée de l'appeler «Le lapin des mers», répondit-elle en souriant, mais ma famille n'a pas voulu. Alors, j'ai choisi «La Bérézina». Un compromis, même si je ne suis pas certaine qu'ils apprécient plus. C'est mon petit côté provocateur. Pour réaffirmer que je suis libre de faire ce que je veux à mon âge, que je ne suis pas superstitieuse et que leurs craintes me font rigoler !

Pour la sauce qui accompagnerait les tagliatelles, elle ouvrit deux boîtes de tomates pelées avant de poursuivre :

- Dis-moi pourquoi tu as des cuisses aussi gonflées !

- Un dernier entraînement avant d'embarquer.

- Quel sport ?

- La course à pied.

- Ohoo... s'exclama-t-elle en se tournant vers moi, cuillère de bois en l'air. Moi aussi je cours, et j'aime beaucoup ça ! Mais... mes cuisses ne gonflent pas...

- Dans les venelles pentues et escarpées du vieil Audierne, ce sont les muscles des cuisses qui travaillent. Au-dessus du port de plaisance, ce village est un excellent terrain d'entraînement : une vraie casse-pattes ! L'effort est intense, les quadriceps gonflent. Maintenant, ils ont retrouvé leur volume habituel.

- Je pourrai courir avec toi ?

- Bien sûr, avec grand plaisir ! Aurons-nous l'occasion de pratiquer souvent ?

- Tout à l'heure, je réfléchissais à notre programme des semaines à venir. Comme tu es novice, je pensais que nous pourrions naviguer le long des côtes, ce qui nous permettrait, chaque soir, d'approcher du rivage et des îles, nos terrains d'entraînement. Qu'en penses-tu ?

- Ça me convient parfaitement.

Le jour se levait lorsque je détachai l'amarre et sautai sur le pont de la Bérézina. Le moteur

tournait déjà et mon hôtesse m'attendait. J'avais troqué mon galurin contre un chaud bonnet marin, elle me tendit un ciré et un gilet de sauvetage. Elle avait déjà enfilé les siens.

- Maintenant, suis-moi, tu vas apprendre à barrer, me dit-elle en suivant du regard une belle vespa rouge qui remontait la jetée. L'engin était piloté par une femme casquée, gantée et chaussée de rouge, emmitouflée dans une longue écharpe écarlate qui flottait au vent dans la lueur brillante et rosée de l'aurore. Une belle image de contrejour dans l'air glacé du matin.

Après avoir doublé l'archipel des Enizan, le voilier fut happé et chahuté par une mer tourmentée et houleuse. Il fallut toute l'expérience de l'intrépide vieille dame pour garder le cap pendant que je hissais les voiles. En moins de dix minutes, nous étions trempés de la tête aux pieds, nos vêtements cirés dégoulinant d'eau salée. Nous avons laissé Penmarc'h à tribord et filé vent arrière vers notre première escale.

Après le tangage, aux Glenan nous eûmes droit au roulis. Bien que protégée des forts vents d'ouest par l'île de Penfret, la Bérézina fut ballottée comme un bouchon, toute la nuit sans relâche.

À Belle-île-en-mer la bien-nommée, nous sommes restés une semaine. Hauts-fonds propices à la navigation et à mon initiation : hisser et affaler les voiles, apprendre à bien accrocher le vent, à louvoyer, à bien manœuvrer pour approcher un ponton ou un quai et s'y amarrer. À l'heure de la marée basse, nous étions toujours prêts à chausser nos semelles de vent : la côte accidentée était si tentante. Nous nous enivrons à monter et descendre les falaises du fort Sarah Bernhardt, des îles des Poulains ou de la côte sauvage de Port-Coton. J'ai vite découvert que sa passion pour le trail était aussi intense que la mienne. Elle courait très bien et tenait la cadence.

Nous avons passé huit semaines ensemble, jours et nuits. Deux mois de cabotage en Atlantique et en Manche, de Belle-île à Brehat. L'amitié ne se commande pas. L'osmose entre nous avait été immédiate et totale. Ma compagne de l'été était très patiente, très pédagogue, toujours positive, ne criait jamais, ne se mettait jamais en colère quand je faisais des erreurs de navigation ou d'anticipation, et répétait à l'envi : «Ce sera mieux la prochaine fois». Au début, je doutais souvent : il y avait tellement de termes de marine à retenir, tellement de manœuvres à maîtriser.

Le 12 août, nous avons rendez-vous avec Swift Tuttle et sa nuée d'étoiles filantes. Une journée lumineuse, un chaud vent du sud, une mer parfaite. La nuit s'annonçait tout aussi idéale et nous avions hâte. Est-ce l'impatience d'y être ou la fatigue qui provoqua le mauvais réflexe ? Un instant distrait par un beau ketch dans le soleil rougeoyant sur l'horizon, je n'ai entendu qu'au dernier moment l'appel alarmé. Je me suis retourné. Un regard m'a suffi pour évaluer le danger : la bôme de la grand-voile m'arrivait droit dessus. Au lieu de, vite, me coucher sur le pont, j'ai sauté à l'eau. Hou... qu'elle était froide !

Le temps qu'elle manœuvre pour venir me repêcher, j'étais apathique et indolent. En me hissant à bord, ma compagne, hilare, s'est exclamée :

- C'était ton «baptême Bérézina» ! Maintenant, il ne peut plus rien t'arriver.

J'étais requinqué et réchauffé quand nous nous sommes allongés sur le pont, bien emmitouflés pour admirer les perséides, loin de la pollution lumineuse de la côte. La musique de Mike Oldfield nous berçait de ses «Tubular bells».

Aucune pomme de discorde entre nous. Tout l'été, nous avons conjugué humour et complicité, rires et jeux de mots. En mer, à tirer des bords, à faire de grands ronds dans l'eau, pour ma formation accélérée. J'ai beaucoup appris, mais y'a encore du boulot ! À terre, à prendre la clef des dunes et à grimper les falaises, pour assouvir notre passion commune. Hors les ports, nos escales pouvaient être décidées au dernier moment, en fonction de l'attractivité du terrain d'entraînement que nous offrait le rivage. En moins de deux heures, nous avons jeté l'ancre dans une crique, mis l'annexe à l'eau, ramé jusqu'à la plage, couru cinq ou six kilomètres, ramené l'annexe et repris la mer.

Suivant l'humeur, la fatigue ou les opportunités, nous passions les soirées soit sur la Bérézina à lire et à discuter, soit dans les cafés des ports ; souvent pour assister aux concerts de chants de marins ou de ballades celtiques, devant une guinness ou une blanche hermine.

À Brehat, ultime escale nord-est avant le retour, nous avons accosté au Porz clos, pour une visite à ma Tantinette chérie. Nous l'avons trouvée dans son jardin, très occupée à tenter d'approcher Kamomé, un jeune goéland argenté qui avait élu domicile sur la plage et qu'elle avait adopté. Toujours prompts à partir à l'aventure, Tantinette et son chien Tchébi ont passé trois jours à bord avec nous. Sous le soleil matinal à naviguer entre les îlots de la baie de Saint-Brieuc. L'après-midi à courir sur le circuit du Guindy à Treguier ou à l'assaut des falaises du cap Frehel. Le soir, détente méritée pour trois épicuriens en goguette à Paimpol, qui rendait hommage à Hervé Guillemer, chanteur du renouveau du chant de marins.

..*.*.*

Ce samedi 27 août, je portais le même tee-shirt que le jour où j'avais embarqué sur la Bérézina. Et ma petite vieille allait aussi avoir le sien. J'étais là, face à elle, assis sur la cinquième et dernière marche avant la porte d'entrée. Elle attendait son tour et ne cessait de chercher mon regard. Elle était prête, bien concentrée, mais je voyais dans ses yeux un peu d'appréhension, que, probablement, elle n'aurait jamais avouée. Elle serait la dernière à prendre le départ de sa série de douze. Elle était touchante dans la tenue rose empruntée à sa petite-fille. Short et maillot, courts et ajustés, moulaient ses fesses rondes et dures et sa taille fine, mais révélaient aussi ses jambes et ses bras fripés de

vieille dame. Elle s'en fichait éperdument. Seules les minutes à venir comptaient. Elle s'avança sur la ligne, nous regarda une dernière fois, Clarita d'abord, puis moi, pencha la tête et se concentra sur le bras qui lui donnerait le départ. Quand elle s'élança, elle avait l'allure et la classe d'une grande championne de trente ans, racée et bondissante. Et ce départ parfait... on aurait dit qu'elle avait fait ça toute sa vie. J'étais très fier d'elle. En moins de cinq secondes, elle franchit la porte et continua seule, à l'abri des regards.

Pour l'avoir pratiquée plusieurs fois depuis mes dix-neuf ans, je savais à quel point elle est difficile cette unique volée de marches. Aucun palier ne permet de se relancer et, à mi-course, les muscles des cuisses commencent à brûler. Seules la hargne et la volonté donnent le pouvoir de continuer à avancer et de finir, en se hissant... comme on peut ! Trois cent sept marches à gravir en une, deux, trois ou quatre minutes.

Ma chère complice de l'été s'était pronostiqué un chrono de trois minutes plus ou moins trois secondes. Je ne l'avais pas contredite, mais je pensais que sa performance frôlerait plutôt les quatre minutes. Personne ne peut imaginer la difficulté et les souffrances de l'épreuve avant de les avoir vécues.

Dans un coin du camion-podium, un grand écran permettait de suivre sa progression. À mi-course, elle n'avait pas faibli : elle montait maintenant deux par deux, mais toujours sans l'aide de la rampe, avec une régularité de métronome. J'étais époustoufflé ! mais surtout, je ne lui connaissais pas un tel potentiel.

Quand s'inscrivit son temps, nous n'en crûmes pas nos yeux : deux minutes cinquante secondes et trente-deux centièmes. Clarita eut un hoquet :

- J'y crois pas ! Regarde ça, elle fait mieux que moi !

- Tu n'étais pas entraînée, tu n'as rien à regretter. En deux minutes et cinquante-et-une secondes, tu n'es absolument pas ridicule. La première fois, j'avais fait à peine mieux.

- Quand même... elle a cinquante-trois ans de plus que moi ! ajouta-t-elle mi-figue mi-raisin. Ohoo... je suis trop jalouse !

Trois minutes pour monter, douze pour redescendre : récupération oblige !

Clarita et moi trépignions d'impatience. Les concurrents de la série approchaient : leurs voix résonnaient dans l'édifice. Notre belle championne repasserait la porte bientôt. Nous les devinions, là, dans la pénombre. Ils lui firent une haie d'honneur pour la laisser sortir la première avant de s'aligner en arc-de-cercle derrière elle pour l'ovationner. Un grand sourire tentait de masquer l'émotion qui la submergeait. Je me suis approché d'elle. Elle m'est tombée dans les bras et m'a serré

fort, de longues secondes. Puis elle s'est écartée, un peu gênée, et je l'ai aidée à enfiler le tee-shirt tout neuf qu'elle venait de gagner avec panache. Elle m'a pris le bras et s'est mise face à l'objectif, afin que Clarita immortalise ce qui y était inscrit :

Mondial d'Eckmühl 2016

Je l'ai fait !

La compétition se poursuivait. Nous nous sommes éloignés du brouhaha. Clarita avait besoin de parler, pressée de connaître la jeune fille qu'avait été sa Granny blue. Je les ai laissées seules. Je devais m'échauffer : mon tour viendrait bientôt. Une fois encore, j'allais courir pour la gloire. Je ne peux rien face à Quentin Thomas et Maxime Signorino qui se disputent le titre et le record de l'épreuve en moins de quarante-sept secondes. Ma gloire à moi, faire mieux que l'année dernière, suffit à mon bonheur.

Le soleil déclinait. Le site s'était vidé des centaines de spectateurs qui avaient assisté au surprenant Championnat du monde de l'ascension du phare d'Eckmühl, événement estival devenu incontournable à Penmarc'h depuis sa création en 2007.

Sur un gros nuage anthracite, un splendide arc-en-ciel double vint illuminer les podiums. Au micro, ma championne répondait aux questions du commentateur :

- C'est la première fois que vous participez à cette épreuve, je crois. Qu'en avez-vous pensé ?
- C'était intéressant et étonnant. De bonnes sensations au début. Terriblement douloureux dans la dernière rampe avant l'arrivée. Et, au final, le cadeau : la vue extraordinaire qui nous est offerte, là-haut, du balcon du campanile.
- Avec un tel chrono, vous avez bluffé tout le monde. Comment expliquez-vous ça ?
- J'ai eu un bon entraîneur, dit-elle en me montrant du doigt, le jeune homme là-bas, qui, lui, participait pour la huitième fois et s'est offert la montée en cinquante-cinq secondes et soixante-dix centièmes. Nous avons couru ensemble tout l'été.
- Ce n'est pas un entraînement de deux mois qui explique votre temps, assez exceptionnel pour une dame de ... heu... de...
- ... de mon âge ? a-t-elle terminé en souriant. Je vous autorise à employer les mots justes ! Je suis une vieille dame de soixante-dix-huit ans. Dans deux ans, si je reviens je courrai dans la catégorie des vétérans cinq ! Vous avez raison, ce n'est pas un entraînement si court -même s'il fut intense et volontaire- qui m'a menée ce soir sur le podium. La vérité est que je cours tous les jours, un peu ou beaucoup. Mais surtout, je cours depuis toujours. Et à mon cher compagnon de l'été, dit-elle en se tournant vers moi, je voulais avouer que, en 1959 à Turin, en 1961 à Sofia et en 1963 à Porto Allegre, j'ai été championne du quatre cents mètres haies et du huit cents mètres des Universiades,

les compétitions internationales universitaires.

Son regard accroché au mien, elle me fit un grand clin d'œil. Je n'en croyais pas mes oreilles. Clarita non plus. Après deux secondes d'ébahissement, nous avons éclaté de rire.

- Qu'est-ce qui a été le plus difficile dans cette aventure ? poursuivit le commentateur.

- Faire la chaise deux fois par jour, puis convaincre le médecin que j'ai consulté pour obtenir le certificat médical que mon cœur ne lâcherait pas !

Elle serrait fort contre elle son phare-trophée en plâtre lorsqu'elle descendit du camion-podium, accompagnée d'applaudissements nourris. Son sourire lumineux faisait plaisir à voir.

- Mission accomplie les enfants ! a-t-elle dit en nous rejoignant. Nous avons gagné cet étonnant tee-shirt qui me faisait tellement envie. Il faut fêter ça. Je vous invite à la crêperie.

C'est avec une démarche chaloupée, et moins bondissante, que nous rentrâmes, tous les trois, bras dessus bras dessous, sur la Bérézina. Ce soir, elle était euphorique et un peu pompet', ma petite vieille !